
L'Aveu

Author(s): B.-B. DADIE

Source: *Présence Africaine*, Novembre - Décembre 1947, No. 1 (Novembre - Décembre 1947), pp. 78-80

Published by: Présence Africaine Editions

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/24346684>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



JSTOR

is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Présence Africaine*

L'Aveu

par B.-B. DADIE

— Un conte à moi.

— Nous écoutons.

— Kouassi était mort. Ce soir-là, un coup de feu, parti de l'Ouest, vint le coucher sur le sol, au moment où il se rendait au bain. Tout le monde soupçonnait Aka, mais personne n'osait parler et pour cause, il était grand, fort, puissant et riche. Allez donc dire à un notable qu'il est un assassin, si les autres notables ne vous écorchent vif pour effacer l'affront fait à la corporation dont les membres cachent leurs méfaits respectifs.

— Nous le savons.

— On peut heureusement être un puissant homme et vouloir soulever le voile de l'avenir.

— Comme un gueux.

— C'est bien ce que fit le notable Aka en se rendant chez Codjo. Le devin jeta et rejeta ses cauris, les brassa, en prit un, le porta aux lèvres, en toucha son front, le remit dans le tas qu'il brouilla, étudiant les positions des cauris, allongea les pieds, tira sur son pagne pour cacher ses tiges de jambes, puis levant les yeux sur Aka, lui dit :

— Toi, tu commettras un crime pour voler.

— Un crime pour voler ?

— Oui, un crime pour voler.

— Tu ne blagues pas ?

— Non.

— Pour voler quoi ?

— Je ne sais pas, mais tu commettras un crime pour voler.

— Assez de sornettes, hein, tu me connais.

— Trop bien pour te mentir. Il faut t'en prendre aux cauris, moi, je ne suis qu'un interprète.

Le consultant prit congé du devin qu'il crut atteint de folie, car la révélation dépassait son entendement. Commettre un crime pour voler quoi au juste ? Il est riche et puissant. Tout le monde le sait. Il a deux femmes, six gosses, trois champs où viennent banane, cacao, café, avocat, orange, piment, gombo, igname, hari-

cot, canne à sucre... Il n'a besoin de rien. Tout le monde le sait. De l'or, il peut en donner par poignées, et cela pendant des mois et des mois. Alors ? Non, ce vieil interprète divague. Cela arrive aux dieux quand ils veulent plaisanter, et leurs intermédiaires, les devins, embarrassés, vous disent tout ce qui leur passe par la tête.

— Ah ! ces grands menteurs !

— Demain, lui aussi, sans avoir commerce avec les génies, divaguant, en contera à des enfants éberlués qui, heureux de l'avoir pour papa, loueront sa sagesse.

— C'est la vie.

— Des mois passèrent. Des hommes étaient morts, des femmes aussi. Des bébés avaient grandi et des filles, mariées, étaient devenues mères. Les uns avaient émigré, les autres, qu'on croyait morts, étaient rentrés au village pour apaiser des querelles ouvertes par des successions. Parmi la marmaille devenue fille se trouvait Manzan. Aka l'aimait tellement qu'il l'eût épousée si le chef du village n'avait pris les devants. Néanmoins, entre eux, demeurait une sympathie que les bijoux d'or et les pagnes Koumassi devaient transformer en amour violent. Et le notable Aka était toujours fourré dans la maison du chef de village, qu'il y eût jugement ou non. Et comme pour le mettre sur le gril, Manzan embellissait chaque jour.

— Ah ! ces femmes !

— Et le chef de village prenait de l'embonpoint. Aka souhaitait sa mort, et le chef de village s'entêtait, non seulement à vivre, mais à prendre toujours de l'embonpoint. Des idées de meurtre lui passèrent alors par l'esprit, furtives, intermittentes, obsédantes. Ce soir-là, Aka, perché sur un arbre, attendait depuis une demi-heure, quand, tout à coup, au détour du sentier qui conduit à la rivière, une torche fumeuse apparut dans les ténèbres naissantes. Il suivit le cortège du canon de son fusil, quelques minutes, retint sa respiration, appuya sur la gâchette et le coup partit, et la torche décrivit un cercle dans l'air avant de tomber. Kouassi a vécu ! Déjà, les commentaires allaient leur train, d'oreille à oreille. Le vieux chef avait été bel et bien tué. Par qui ? Dans le village, il n'y avait en tout que six fusils, lesquels six fusils appartenaient à six hommes, lesquels six hommes étaient six notables des plus influents. La prudence commandant le silence, le soin fut laissé à la Providence de venger le crime, pour, selon l'estime qu'on avait pour le défunt, danser et boire avec plus ou moins d'enthousiasme. Et les funérailles se terminèrent sans que personne ait été soumis à l'épreuve du bois rouge. L'existence reprit son cours ; les êtres, leurs besoins ; les enfants, leurs jeux. Les récoltes furent engrangées, les charançons mangèrent du maïs, les rizières remplacèrent les rizières, l'argent vint dans les bourses et en ressortit. Aka, montant sur le trône, hérita des veuves et put désormais, lui aussi, se laver à la lueur de la torche, emblème de la puissance. Chacun essaya de l'entreprendre sur la revision

PRESENCE AFRICAINE

éventuelle d'un procès perdu, ou le gain probable d'un autre en cours.

Les mois et les ans, les pluies et les soleils se bousculèrent, pressés d'arriver au pays des hommes pour signifier les révolutions sidérales. Les maladies en rescousse, coqueluche, rhumatismes, neurasthénie, lèpre, pian, ictère, folie, tour à tour ou simultanément, comme des moineaux, s'abattirent sur les agglomérations, emportant les uns, marquant les autres. Et la vie continuait, avec ses tain-tains de joie et ses tam-tams de tristesse, s'écoulant au rythme des coups de pilon des matins et des soirs. Les enfants, n'allant pas à l'école, apprenaient leur métier d'homme, de guerrier, cultivateur ou pêcheur, et les mamans enseignaient l'histoire de la tribu, l'art des pleureuses, la vieille synaxe abandonnée aujourd'hui par une génération qui, captivée par les mirages d'Occident, émaille son langage de mots étrangers dans la proportion de quatre-vingt-dix pour cent. Les hommes n'étaient pas encore tous des bureaucrates, et le monde, pour eux, s'arrêtait aux confins de la forêt, au cercle de l'horizon. On ne fournissait aucun rapport sur la mentalité des gens et l'on pouvait sester de tout son saül sans l'appréhension d'une râfle pour une corvée administrative. Le village chantait et pleurait, riait et dansait, selon les événements. Cependant, Aka, lui aussi, n'était pas toujours tranquille. Le devin dit vrai. Il avait tué, et non seulement il avait tué, mais avait volé une femme, malgré sa puissance, malgré son or, malgré son honnêteté.

— L'amour l'avait rendu fou.

— Et ils s'aimaient tellement qu'il consacrait à Manzan plus de jours qu'il ne devait, au détriment des coépouses jalouses. Et, chaque soir, sa bien-aimée l'accompagnait au bain une torche à la main. Ce soir-là, par mégarde ou pour jouer, elle leva la torche fumeuse au-dessus de la tête de son mari. Aka trembla, arracha la torche, la foula aux pieds en criant : « Ne me fais pas tuer, comme j'ai tué ton premier mari. »

Le vent murmura la confession à une hirondelle qui rejoignait son nid. L'hirondelle confia la nouvelle au palmier sur lequel somnolaient les tisserins. Le perroquet surprit le colloque. Il ne dormit pas de toute la nuit, occupé qu'il était à médire. Le vent et l'hirondelle continuèrent leur chemin, mais les tisserins, le lendemain matin, changèrent de rengaine. Ce n'était plus le grand bavardage ininterrompu, c'était, par contre, une sorte de lamentation dans laquelle revenaient les mots : torche, bain, fusil, vol, femme, usurpation, trône, assassin. Le hibou, lui, aveuglé par la lueur du jour venu trop tôt, de colère, dit crûment les choses.

C'est ainsi que les hommes apprirent le crime du notable Aka. Pensez-vous que ces hommes crurent à cette révélation ?

— Pourquoi pas ?

— Nenni ! Ils accusèrent les oiseaux de folie, parce que Aka était fort, puissant, grand et riche.